

AVANT-PROPOS

Mettre fin au conflit est le second volume d'une série de causeries, pour la plupart inédites en français, données par Krishnamurti en Inde. Il en donnera onze à Madras en 1947.

Des années difficiles, aussi bien en France qui sort de la guerre, qu'en Inde qui vient de retrouver l'indépendance.

Après de nombreux voyages en Europe et aux États-Unis, un long séjour à Ojai en Californie, où il avait rencontré Huxley, Stravinsky, Brecht, Thomas Mann, Greta Garbo, Krishnamurti retrouve l'Inde véritable, sa splendeur, sa misère, sa douleur.

Le sous-continent est en proie aux exodes et aux massacres. À Delhi, Gandhi, l'apôtre de la non-violence, sera assassiné par un extrémiste hindou en 1948. La production d'armes, et celle des biens de consommation, annonce l'âge du robot et les besoins d'une économie fondée sur le gaspillage.

Krishnamurti est profondément affecté par la situation de son pays. Devant la confusion grandissante, il ne voit qu'une issue: amorcer un processus de régénération au dedans de soi-même « afin de fournir une base correcte à la pensée ».

À Nehru, Premier ministre de l'Inde, il dira : « L'action juste n'est possible que lorsque l'esprit est silencieux, et qu'il s'opère une vision de ce qui est. L'action qui s'opère de cette vision est débarrassée du passé, de la pensée, de la causalité. »

Il vise au plus haut, au plus radical. Il nous parle d'une véritable révolution intérieure. Toute sa vie, il tentera en effet inlassablement de montrer comment la violence, la souffrance et l'insécurité psychologique ont pour origine le conditionnement de la pensée, l'identification aveugle à des croyances religieuses, des idéaux politiques ou des jugements portés sur soi-même.

S'il s'agit de se défaire de tout cela, ce n'est pas par le combat mais par « la vision de ce qui est, des processus en cours ». Cela à chaque instant, dans chaque situation : nous sommes constamment en situation, en relation, interconnectés, car nous sommes le monde.

Pour les amalgames ambulants que nous sommes, amalgames de nos parents, de nos écoles, éducations, et expériences diverses, de nos hérédités et environnements, la parole de Krishnamurti prend tout son sens.

Elle touche juste, au plus intime, là où c'est vrai, là où il y a encore de la braise. Elle vient attiser ce feu que tant de cendres ont recouvert. Révélatrice, elle opère comme un rajeunissement, nous ramenant à une attitude fluide, telle l'eau qui cherche son niveau.

Elle prend aussi tout son sens dans l'état du monde qui est le nôtre. « La maison brûle », disait K, à l'heure des technologies naissantes dont il prévoyait que, sous peu, elles nous asserviraient. Lancé dans sa course folle, le monde se trouve aujourd'hui plus que jamais en « état d'urgence ». Déboussolée, l'humanité s'enferme dans une multitude de combats meurtriers. Et ce sont toujours

la force, la peur et l'agressivité qui le dirigent, et non la Connaissance.

Les vieux systèmes se sont effondrés, laissant place au chaos, aux guerres, à la misère, à la confiscation de la liberté et au règne des fausses valeurs qui ne font plus illusion.

Des besoins sont tatoués dans les têtes comme autant de buts à atteindre. Ces idéaux projettent dans un futur illusoire qui éloigne de l'instant présent, de la vie, de la réalité. Et puis tout le monde ne peut les satisfaire. D'où la frustration et la violence.

Tant que l'on ne se connaît pas, dit Krishnamurti, nous agissons de façon automatisée plutôt qu'en fonction de nous-mêmes. Nous sommes sous contrôle. Ce que favorise, par exemple, le canal unique de « communication » mondiale en temps réel. Il agit comme des spots publicitaires qui s'adressent à nos schémas les plus rigides. Une même stimulation produit un même effet. Effets de routine et mécanismes stéréotypés en découlent. Ce phénomène coupe la communication avec autrui, ce qui génère la violence.

Il y a une note d'espoir dans ce sombre paysage – bien que nous ne soyons pas invités à « espérer ». Sombre paysage qui évoque celui de *Soleil vert*, l'un des films d'anticipation les plus sombres jamais réalisés (Richard Fleischer, 1973). Ce film exprime parfaitement la peur de « vivre dans un monde semblable à la mort » comme le redoutait déjà K dans *Se libérer du connu*¹.

« Nous avons besoin à notre époque d'hommes totalement insatisfaits et, par conséquent, prêts à percevoir la vérité des choses. » Les totalement insatisfaits ne manquent pas. Il leur suffirait, selon K, de se libérer

1. *Se libérer du connu*, Stock, Paris, 1983, p. 52.

des éléments qui corrompent et détruisent le monde pour le sauver. Par cette intuition, il est précurseur d'un mouvement de pensée qui se développe aujourd'hui et fut amorcé dans les années 1960 par l'écrivain Raoul Vaneigem, le philosophe Suzuki et bien d'autres...

Mais ce n'est ni en écrivain ni en philosophe que Krishnamurti nous parle, ou alors tout cela à la fois et bien plus encore. De lui, l'écrivain Henry Miller, qui avait le grand regret de ne pas l'avoir rencontré, disait que « seul le Christ avait fait preuve d'une telle abnégation ».

Et il en faut pour redire inlassablement la même chose à tant d'auditoires pendant tant d'années. À tel point qu'un lecteur superficiel pourra avoir l'impression qu'il se répète. Or, jamais ! Tout simplement, cette parole n'a rien d'intellectuel. Elle n'est pas cérébrale. Elle explose, ou plutôt fleurit, d'instant en instant : « Je dis ce qui, selon moi, est vrai, par expérience directe, non à travers la lecture de quelque livre ou l'influence de qui que ce soit. »

Quand on lui demandait pourquoi il disséminait sa parole aux quatre coins de la planète, il répondait : « Pouvez-vous demander à une fleur pourquoi elle fleurit ? » Et il disait : « Je ne fais que penser tout haut devant vous, de sorte que je n'enseigne rien et que vous n'êtes pas mes élèves. »

Aujourd'hui, plus qu'hier encore, quand ses auditeurs avaient l'impression d'arriver, grâce à lui, « à un contact direct, tactile presque, de ce qui était examiné », sa parole peut galvaniser quiconque la rencontre.

Lui, qui pourfendait tous les gourous, tenait à ne surtout pas être considéré comme tel. Il se voyait comme un ami parlant à des amis, et les marques de

vénération l'agaçaient. Absolument rien dans sa façon de s'habiller, de parler, ne laisse présager qu'il n'est pas un « être ordinaire ». À l'exception de la beauté de son visage, ses grands yeux, légèrement tristes parfois mais empreints d'une compassion infinie et de cette tendresse spontanée, qui sont les marques caractéristiques des véritables sages.

À la fin de sa vie, K reconnaîtra : « Mon éveil complet s'est produit en Inde, entre 1947 et 1948. » Autrement dit, alors qu'il parle à Madras.

Mais cela n'a aucune importance.

Ainsi, à l'un de ses auditeurs qui lui demande : « Vous vous êtes réalisé ; pouvez-vous nous dire ce qu'est Dieu ? », il répond : « Messieurs, comment savez-vous que je me suis réalisé ? Pour le savoir, il faudrait que vous le soyez vous-même... Qu'importe que je me sois réalisé ou non. Ce que je dis n'est-il pas la vérité ? Si j'étais l'être humain le plus parfait et si ce que je disais n'était pas la vérité, pourquoi m'écouteriez-vous ? Ma réalisation n'a rien à voir avec ce que je vous dis. Le culte qu'on rend à celui qui s'est réalisé n'est que le culte de l'autorité. Ce n'est pas ainsi que l'on trouvera la vérité. Comprendre ce qui a été réalisé et connaître celui qui s'est réalisé n'a aucune importance. »

Dans cette voie directe, immédiate, ce qui est important, c'est de ne pas penser en termes de réactions. Les conflits surgissent à partir du point d'impact de la provocation, dit Krishnamurti. Il ne s'agit que de réaliser à chaque instant, dans chaque rencontre avec nous-même, êtres duels, ou avec l'extérieur, le lieu du point d'impact.

La provocation est quasi permanente dans une société qui demande en permanence de choisir, le produit, la technique de méditation, et là, au cœur de la méditation,

l'esprit fatigué retombe sur une idée qui se bat contre l'autre, une pensée qui chasse l'autre. Le système (notre système aussi) fonctionne à partir de ces élections momentanées, créatrices d'envie, de jalousie, d'asservissement et surtout de lassitude, d'ennui. Mais pourquoi s'identifier à cette situation? Moins nous le serons, plus l'esprit sera en repos.

Asservissement et lassitude sont les ferments de la quête d'autre chose.

Plutôt que d'ajouter à l'effort du combat, celui de la quête, il s'agit pour Krishnamurti d'être dans cet état d'esprit qu'il nomme «vivacité passive» ou «mécontentement disponible», propice à la vision de cette confusion. La voir, c'est déjà s'en libérer, car la place est alors libre pour autre chose, une autre façon de fonctionner, moins conflictuelle, plus paisible.

C'est en cessant le combat, avec l'énergie et les outils dont on dispose, que l'on peut observer ce qui lie: «Reconnaître la vie pour ce qu'elle est met fin aux conflits. Le fait de discerner le ce qui est, c'est déjà s'en libérer.»

En se voyant comme un être ordinaire, Krishnamurti donne à chacun la possibilité d'être, c'est-à-dire d'avoir une perception directe sans intermédiaires. Il ne peut s'empêcher de partager: «Il se passe quelque chose en K que je voudrais partager, je sais que c'est possible – autant que de partager les rayons du soleil... On m'a fait remarquer que ce que je dis aujourd'hui est différent de ce que j'ai dit auparavant, que je ne suis plus le même – et je changerai encore... K est ainsi. Il n'a pas de points fixes.»

Ne plus avoir de points fixes, ne plus avoir de centre, ne pas chercher à devenir quelque chose de plus – «un esprit qui cherche le plus n'est jamais conscient de ce

qui est» – participent de cette entreprise qui consiste à vider le conflit de son contenu.

Tandis qu'il entraîne ses lecteurs de plus en plus à l'intérieur d'eux-mêmes, créant chez eux une sorte de fluidité mentale, un flot de bien-être, K leur communique une énergie, comme si sa parole œuvrait dans celui ou celle qui l'écoute, comme si elle opérait (à son insu?) des modifications. Sans doute en est-il ainsi de toute parole véritablement vivante, que ce soit celle des poètes ou celle des grands mystiques.

Madras, 1947. Avant les dix causeries qu'il s'apprête à donner, K demande à Pupul Jayakar¹ : «Faites tous les arrangements nécessaires. Choisissez si possible un espace en plein air plutôt qu'une salle – surtout pas, cette fois, la maison de quelqu'un de riche! Ne pourrait-on trouver un endroit tranquille et central? Je n'aime pas les salles, je ne m'y sens pas bien.» Ce sera finalement sur la terrasse à ciel ouvert de Sunderbai Hall qu'il tentera de faire sortir les esprits de leur routine.

L'amour ne peut être connu que lorsque le sens du devenir, qui crée les opposés, cesse. Loin d'être une fuite, le sens d'être là, à ce qui se passe, requiert une attention totale, entière. Non pas attendre, «l'attente, c'est la mort», mais agir dans toute la profondeur de l'instant.

Son enseignement se fonde sur certaine vie morale, une austérité, mais refuse toutes béquilles, car il n'y a besoin, pour obtenir une perception vivante, d'aucun intermédiaire entre l'individu et la réalité: «*Ce que j'ai fait, vous pouvez le faire*», dit-il.

1. Dans sa lettre du 19 décembre 1949, in *Krishnamurti, une vie*, Presses du Châtelet, 2010.

METTRE FIN AU CONFLIT

Le vrai révolutionnaire est, pour lui, l'homme qui aime. C'est aussi le religieux dans le vrai sens du mot. Cette religion n'est fondée ni sur la pensée, ni sur les croyances et les dogmes: «L'amour ne peut être connu que lorsque le sens du devenir, qui crée les opposés, cesse. Si l'on n'intègre pas la pensée, le sentiment et l'action, on cesse d'être intelligent. On ne fait que vivre dans des compartiments. Et une vie compartimentée est en réalité destructrice.»

Beau programme (qui n'en est pas un) dans un monde fragmenté en spécialistes. Ce qui ne nous empêche pas de penser, avec Krishnamurti, qu'une humanité plus évoluée, où chacun se connaissant œuvrerait à la place qui est la sienne, pourrait voir le jour et peut-être plus vite qu'on ne le pense. Ce qui, effectivement, mettrait fin aux conflits. Il suffit parfois d'un mot, d'une phrase, d'une rencontre ou de tout autre chose, pour que la vie prenne un cours différent.

Isabelle Clerc

Madras, 1947

I

UNE CRISE SANS PRÉCÉDENT

Comme je vais parler tous les dimanches pendant quelque temps, j'essaierai de développer soigneusement et lentement mes idées, et de me rendre aussi clair que possible. Nous sommes habitués à écouter des causeries, mais j'espère que vous ne réduirez pas celles-ci à des conversations sans prolongements dans votre vie quotidienne. À l'heure actuelle, le monde est dans un tel chaos et dans une tension si catastrophique qu'il nous faut chercher un point de vue et une façon révolutionnaires d'aborder les problèmes qui se présentent à nous tous les jours.

Il est très important, par conséquent, que chacun comprenne la catastrophe qui nous entoure. Nous en sommes conscients verbalement par la presse, les livres, et par tout un chacun qui nous entretient de son imminence. Si l'on examine la question de près, on voit que ce chaos et cette confusion existent dans le monde politique et que les leaders y sont eux-mêmes plongés. Cela est vrai partout et pas seulement ici, en Inde. Les Indes ne sont qu'une partie du monde, et considérer le problème indien comme le seul que nous ayons à résoudre

me semble être hors de proportion avec les faits et lui attribuer une importance qu'il n'a pas. Il s'agit d'un problème mondial que nous devons considérer dans son ensemble. C'est là qu'est notre difficulté, parce que nous sommes plongés dans l'immédiat, dans le problème national, dans le particulier.

La crise se déploie sur tous les registres de notre existence. Elle est à la fois physique, religieuse, sociale et éducative. Politiquement, nous voyons qu'aucune solution ne peut être apportée par le nationalisme, la division des peuples, l'existence de gouvernements séparés; c'est le contraire qui a lieu. Nous avons cru en la Société des Nations, mais elle a fait faillite. Et, voyant que l'ONU décline rapidement, nous demandons aux chefs politiques de résoudre nos difficultés.

Dans le domaine religieux, il en est de même. Nous pouvons presque dire que la religion a fait faillite. Les religions organisées, à travers le monde, qu'elles s'appellent chrétienne, brahmanique ou bouddhiste, n'ont rien de réel à dire au sujet de cette énorme catastrophe. Ce n'est pas une crise occasionnelle, comme celle qui eut lieu en 1929, ni un bouleversement social comme ceux que nous connaissons déjà. Une catastrophe comme celle-ci se produit très rarement. C'est une catastrophe du plus haut degré et, si l'on en parle avec beaucoup de personnes, on se rend compte qu'elle ne peut être comparée à aucune de celles qui se sont déjà produites. Il se peut qu'il y en ait eu une ou deux, semblables à celle-ci, où les valeurs fondamentales ont été détruites et où de nouvelles ont dû être créées.

Il nous faut considérer l'homme dans son ensemble: psychologiquement, socialement et économiquement. Nous sommes dans l'incertitude, en chacun de ces domaines, et nous essayons de résoudre chaque problème à son propre niveau. L'économiste veut résoudre

l'économique et n'y parvient pas ; le politicien, de même, fait faillite, parce que la crise économique, la crise politique et les autres difficultés qui sont quotidiennement les nôtres doivent être comprises à un tout autre niveau. C'est là que je sens qu'une révolution est nécessaire.

La plupart des gens essaient de traiter cette crise extraordinaire par des formules et par des systèmes, qui vont de l'extrême gauche à l'extrême droite. Nous avons une formule de gauche ou une formule de droite, ou quelque chose entre les deux, que nous essayons d'appliquer afin de sortir de nos difficultés. Que vous soyez socialiste ou réactionnaire, vous disposez d'une formule avec laquelle vous prétendez guérir nos maux. Vous vous apercevez toutefois que, seul, un problème statique pourrait être résolu par une formule, et qu'aucun problème n'est jamais statique car il se compose d'influences diverses. Tant d'éléments différents agissent sur lui qu'il change constamment. Donc, aucune formule d'aucune sorte ne peut jamais porter remède à une situation dynamique. Et c'est pourtant ce que nous essayons de faire ! Les formules, les systèmes n'ont jamais rien résolu, ni engendré aucune révolution.

Une révolution ne peut être produite que par des créateurs, non par des partisans. Nous n'avons besoin ni d'une nouvelle formule ni d'un nouveau système, mais d'un nouveau point de vue. Si l'on a un problème à résoudre, ce qui importe, c'est la façon dont on l'aborde. Si c'est avec une mentalité figée, avec une série d'idées toutes faites, on ne le résout pas car il se modifie constamment. Cette inefficacité des formules me semble évidente et j'espère qu'elle vous le sera aussi, lorsque j'aurai terminé ces causeries.

Ce qui me semble important, dans tout cela, c'est que chacun de nous trouve sa solution au lieu de la laisser à ses dirigeants. Cette catastrophe exige non pas

une façon statique mais une façon révolutionnaire de penser. Elle exige une pensée qui ne soit fondée sur aucune idéologie – ni indienne, ni nationaliste, ni capitaliste. Elle exige un changement dans notre façon de penser. Notre façon d’aborder la question devient bien plus importante que l’action. Elle est d’une importance suprême. Notre façon d’examiner le problème importe plus que de chercher à savoir ce que nous voulons en faire. Et ce comment ne peut être compris que lorsque nous sommes capables d’examiner une question à travers nous-mêmes et non à travers des formules.

Puisqu’il s’agit d’une catastrophe mondiale, il faut, pour l’examiner, un esprit sans préjugés. À cause des traditions et autres absurdités analogues, vous avez créé ce chaos. Si nous abordons le problème avec cette même mentalité, au lieu de le clarifier et de le comprendre, nous ne ferons que l’obscurcir. Ainsi, nous sommes parvenus à une misère et à une confusion indescriptibles. Si c’est cela que nous voulons comprendre, il nous faut nous éloigner du précipice et examiner à nouveau toute notre condition. Nous ne pouvons pas à la fois rester suspendus au bord de l’abîme et essayer de l’éviter.

Au contraire, il nous faut complètement abandonner les causes qui nous ont conduits à ce point et examiner toute la situation avec un certain recul et c’est là qu’est la difficulté. Nous connaissons la catastrophe, les causes sociologiques des guerres passées et à venir, on nous prépare avec une merveilleuse habileté une troisième guerre, et vous et moi savons que c’est là le bord de l’abîme. Je ne crois pas que les Indes y échapperont. La plupart d’entre nous savent combien tout cela est sérieux, nous le lisons dans les journaux, et puis nous nous laissons distraire par nos exigences immédiates, par nos plaisirs et nos douleurs.